

Ismène

Loin du méchant qui sut lui plaire

Elle avait retrouvé sa mère ;

Elle avait oublié ses maux.

Tandis qu'au fond d'un bosquet sombre

Un soir elle dormait en paix,

Son ingrat la cherchait dans l'ombre :

Les méchants ne dorment jamais.

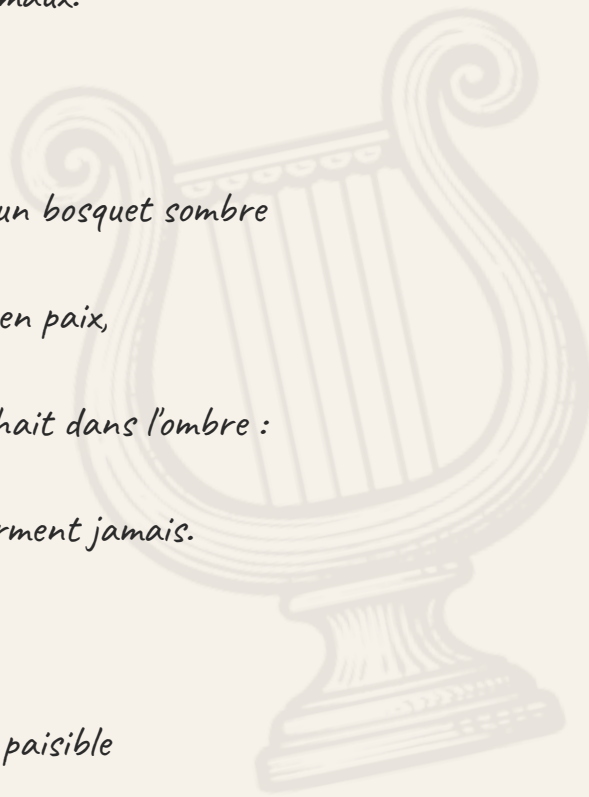
D'Ismène désormais paisible

Il regrettait le doux penchant ;

Mais, aussi fière que sensible,

Elle fit rougir le méchant.

Ô Ta voix, dit-elle, en vain m'implore.



Ah ! Fuis ce tranquille séjour.

Que peux-tu m'arracher encore ?

N'ai-je pas perdu mon amour ?

Ô Jadis d'un perfide langage

Mon cœur excusa les détours.

Je t'aimai jaloux et volage ;

Las ! Je voulais t'aimer toujours.

Mais tu t'es plu dans ton délire

A voir gémir l'amour en deuil.

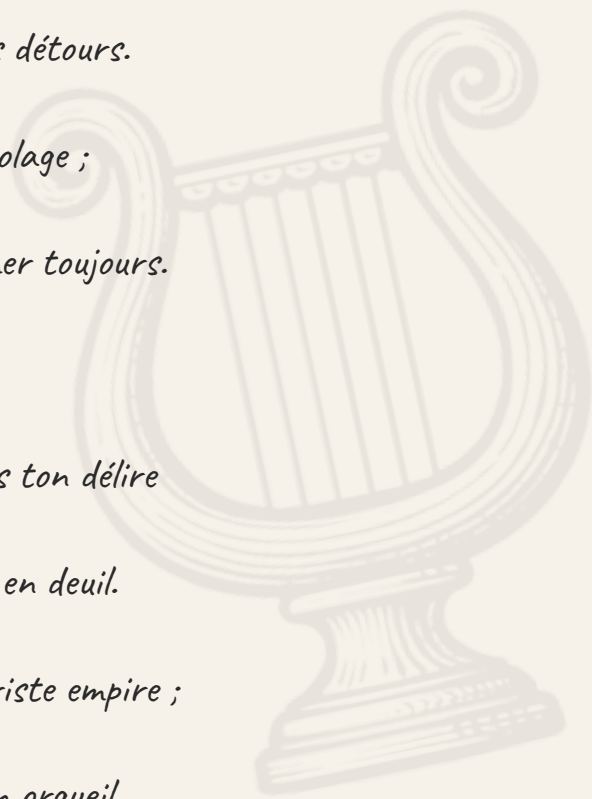
Regrette moins ce triste empire ;

Il ne flattait que ton orgueil.

Aujourd'hui tes vœux, ton audace,

Tes cris, tes pleurs, sont superflus :

Quand c'est le mépris qui le chasse,



L'amour, hélas ! Ne renaît plus.

D'un cœur peu fait pour la contrainte

N'attends pas un lâche retour ;

Tu ne devras point à la crainte

Ce qui n'appartient qu'à l'amour. »

Ainsi parlait la jeune Ismène ;

Et je la vis quitter ces lieux.

Du méchant, en gagnant la plaine,

Ismène détournait les yeux.

Jeunes beautés, plaignez sa peine :

Peut-être, hélas ! Peut-être un jour

Aurez-vous, aussi bien qu'Ismène,

Le malheur d'accuser l'amour.

Victoire Babois (1760-1839)

